

Le paysage canadien

TRENTE-TROIS œuvres de la collection Firestone consacrées au paysage canadien sont présentées jusqu'au 12 septembre au Centre culturel canadien de Paris (1). Elles émanent de trente-trois artistes et couvrent une période allant de 1912 à 1982, de la naissance d'une représentation de la nature qui soit proprement canadienne à l'époque contemporaine. Elles donnent un excellent aperçu de l'histoire récente de la peinture canadienne, même si le sujet — le paysage — la contient à l'intérieur de limites précises, de sorte qu'il ne s'agit pas d'une histoire complète.

Les années qui ont précédé la première guerre mondiale furent des années d'expansion pour le Canada : peuplement et mise en valeur de l'Ouest, prospérité de l'agriculture, accroissement très rapide de la population grâce à l'immigration, diversification des industries de transformation, découverte des régions encore presque inexplorées du Nord, avec leurs richesses minières et forestières. Dans les années 1910, les arts se trouvèrent prêts à entrer, eux aussi, dans une période de développement national. Celle-ci débuta à l'initiative d'un groupe de jeunes peintres qui ouvrirent la voie à une nouvelle expression du paysage. Enthousiastes, amoureux des horizons lointains de leur pays, de la couleur de ses forêts, de la limpidité de ses lacs, de l'éclat de ses neiges, du charme de ses collines, de la beauté sauvage de ses rocs et de ses pins, de l'austérité de ses régions septentrionales encore presque inconnues, les chefs de ce mouvement national, qui avaient pris Toronto pour quartier général, avaient nom Mac Donald, Thomson, Harris. Ils allaient former un peu plus tard, avec Arthur Lismer, Frederick Varley, Franklin Carmichael, A.Y. Jackson, la première école de peinture proprement canadienne, connue sous le nom de groupe des Sept.

C'est en 1912 que ces jeunes artistes prirent contact pour la première fois avec le Nord, au cours de voyages à la baie Géorgienne et au parc Algonquin. Soucieux de peindre, non pas seulement des paysages,



Lemoine Fitzgerald, Prairie Homestead, 1925.

mais le visage de leur pays en tant qu'expression de ce qu'il renferme de plus profond, ils découvrirent dans ces régions presque inviolées un style de paysage entièrement neuf.

Leur activité fut cependant interrompue par la guerre, qui les dispersa. Thomson partit pour le parc Algonquin, dont il exprima les aspects changeants selon les saisons en procédant par larges touches de couleur pure (2). Jackson, Varley et Harris s'engagèrent dans l'armée canadienne, Lismer alla poursuivre ses études artistiques à Halifax. Mac Donald fut seul à demeurer à Toronto, où il exécutait des affiches de guerre sans cependant cesser de peindre des paysages dans le nouvel esprit. Réuni à nouveau en 1919, le groupe organisa l'année suivante, à Toronto, sa première exposition. Comme thème, les paysages du parc Algonquin, et comme manifeste le catalogue de l'exposition où les intentions nationalistes des artistes étaient clairement exprimées. En raison de la stylisation du dessin, de l'amalgame des couleurs et de leur intensité, du dé-

pouillement des œuvres, les toiles exposées passèrent pour révolutionnaires dans un pays qui, en matière d'art, ne reconnaissait encore que l'académisme. La critique fut acerbe et n'y vit qu'un étalage de mauvais goût.

Les jeunes artistes n'en persévérèrent pas moins. Harris, Jackson, Mac Donald et Lismer passèrent plusieurs automnes des années vingt à travailler dans la région d'Algoma, à l'est du lac Supérieur. Jackson en revint avec des toiles représentant les vastes horizons moutonnés qu'il affectionnait et qu'il avait découverts du haut des collines, les meublant de quelques troncs d'arbres au premier plan. Lismer et Harris s'étaient surtout attachés aux paysages que formaient lacs, mélèzes et sapins. Mac Donald cherchait à traduire la violence des torrents fous et l'impétuosité des cascades. Mais c'est à la fin des années vingt que, partis en exploration dans les collines et les vallées situées au nord du lac Supérieur, Carmichael et Harris trouvèrent, le premier, son style propre, le se-

1. Galeries d'art ouvertes tous les jours, sauf le lundi, de dix heures à dix-neuf heures ; 5 rue de Constantine, Paris 7^e, tél. (1) 551.35.73.

2. Tom Thomson mourut accidentellement, en 1917, à l'âge de quarante ans.